

„Dans l'empire des ténèbres : Un écrivain dans les geôles chinoises“ Liao Yiwu, François Bourin Editeur (Januar 2013)

Traduit du chinois par Gao Yun, Marc Raimbourg et Marie Holzman (dir.)

A propos de Li Bifeng

Page 564

J'éprouvais un sentiment de sécurité, lorsque j'entendis tout d'un coup une voix qui m'appelait. Je me penchai au-dessus du bord de mon lit pour regarder qui se trouvait en dessous. Un détenu à lunettes, avec une grosse tête, se tenait au pied de mon lit, et me faisait signe de la main. Son visage avait une allure juvénile, et son uniforme de prisonnier à rayures jaunes lui donnait l'air d'un écolier mal fagoté. « Je suis Li Bifeng, me dit-il en souriant timidement. J'ai si souvent entendu votre célèbre nom. Je n'aurais jamais pensé vous rencontrer ici. »

Personne ne m'avait jamais rien dit d'aussi gentil depuis des années, et j'en restai momentanément sans voix. Voyant ma stupéfaction, Li Bifeng ôta sa casquette, exposant ainsi la calvitie de son crâne imposant.

« J'ai lu tes poèmes *La ville morte* et *La ville jaune*. Je les ai même lus à de nombreuses reprises. Quand tu rendais visite à ta soeur à Mianyang, j'ai failli faire le voyage pour aller te rencontrer, mais j'y ai renoncé. Quel dommage !

– Est-ce possible ? Tu connaissais ma soeur Feifei ? »

Je sautai au bas de mon lit pour serrer les mains de ma nouvelle connaissance.

« L'un de mes amis travaillait dans la même unité de travail que ta soeur, avant son arrestation, expliqua Li Bifeng. Il m'a raconté que, lorsque ta soeur est morte, beaucoup de collègues féminines de la ferme où elle travaillait ont été terrassées de chagrin. Elles ont apporté des couronnes de fleurs et ont rassemblé beaucoup d'argent pour ta famille. Ta soeur était très aimée.

– Oui, oui », confirmai-je.

Entendre un étranger dire du bien de ma soeur était si inattendu que j'en étais estomaqué.

Li Bifeng changea soudain de sujet de conversation. « Dis donc, c'est presque l'heure du dîner ! Tu peux te reposer encore quelques minutes. Nous reparlerons plus tard. »

Après ce bref salut, il se retourna et disparut, comme s'il s'était évaporé. Je restai immobile, abasourdi, avec mes lacets dénoués. « Quelle barbe ! Il me met l'eau à la bouche et il se casse, comme ça... » me suis-je dit, assez désappointé. Durant les mois qui suivirent, je me

suis rendu compte que c'était ça, le style de Li Bifeng. Ce poète militant était toujours pressé, même en prison. Il courait sans cesse contre la montre.

Au moment de dîner, Li se précipita pour me rejoindre, emportant son bol de nouilles. « J'ai un pot de légumes en saumure que nous pouvons partager », me dit-il tout en s'accroupissant à côté de moi. Notre chef de section, Zhang, le salua d'un « Eh ! Vieux fou ! Il paraît que tu es bon à prédire l'avenir. Tu me tires la bonne aventure ? »

– Oui, je peux le faire, répondit Li Bifeng, mais tu ne me feras pas le coup de Mao Zedong qui “attirait le serpent hors de son trou pour mieux le tuer” ? Tu vois ce que je veux dire ? répondit Li en plaisantant à moitié. Que se passerait-il si je te prédisais l'avenir et qu'après tu allais raconter aux gardiens que je répands des pratiques superstitieuses ?

– Qu'est-ce que tu veux dire par “Attirer le serpent hors du trou pour mieux le tuer” ? Voici dix ans que le serpent dans mon froc ne s'est pas réveillé ! Sortir, il ne demande que ça ! »

Les autres détenus se tordaient de rire, mais Li semblait ne pas avoir compris le sous-entendu. Il tenait à expliquer la parabole de Mao Zedong : « Pendant le mouvement des Cent Fleurs, le Président Mao encourageait tous les Chinois à dire la vérité pour mieux les écraser après. » Les détenus continuaient à s'esclaffer...

J'interrompis mon nouvel ami et l'entraînai hors du dortoir. Dans la cour, quelques prisonniers s'étaient rassemblés pour manger. Certains restaient debout, d'autres étaient accroupis. Un officier entre deux âges faisait les cent pas du haut de sa terrasse. « Il nous surveille, me fit remarquer Li Bifeng. Ne t'inquiète pas : ces chiens de garde sont constamment à nos basques, mais nous ne violons aucun règlement.

Page 585

D'ordinaire, notre dîner était servi à 17 heures, et les prisonniers pouvaient ensuite se détendre et se déplacer librement à l'intérieur de l'établissement. Ceux qui avaient des talents musicaux en profitaient pour se livrer à leur passion à l'intérieur du dortoir. (...)

Li Bifeng et moi nous tenions à l'écart de ces divertissements chaotiques et trottinions autour de la cour. Quelques autres prisonniers marchaient par paires ou s'accroupissaient dans les coins pour bavarder. Nous avons bientôt fait de cette petite course notre entraînement obligatoire. Durant les soirées d'été, je passais des heures dehors, dans la chaleur de la nuit, tandis que la Lune éclaboussait les murs de mille éclats étincelants. Lors d'un de ces moments de détente, je demandais à Li Bifeng pourquoi son visage était légèrement irrégulier, avec un menton qui partait bizarrement de traviole.

« Tu es né comme ça ? » demandai-je.

Il me répondit par la négative en secouant la tête.

Il y eut un silence.

« Ce sont des souvenirs de mes diverses tentatives pour traverser la frontière », commença-t-il non sans réticence. « Durant le mouvement de protestation des étudiants, j'ai fait des discours dans la rue à Chengdu et j'ai distribué de nombreux poèmes critiquant le gouvernement. Après la répression, j'ai été mis sur la liste des rebelles les plus recherchés par le gouvernement local. C'est ainsi que j'ai fui vers la province du Yunnan avec plusieurs amis. Alors que nous avons trouvé un jour abri dans un temple, nous avons fait la connaissance d'un moine qui passait son temps à aider des gens à traverser la frontière vers la Birmanie. Nous lui avons donné de l'argent et il nous a promis de nous guider jusque là-bas. Après avoir marché dans les montagnes pendant plusieurs jours, nous nous sommes enfin trouvés hors de Chine. Malheureusement, après le départ du moine, nous nous sommes perdus dans les forêts birmanes. Peu après mes amis ont disparu de façon inexplicable.

« Je me suis retrouvé seul dans ces bois sinistres et, pendant des heures, je ne parvenais même pas à voir le ciel. Je tournais en rond sans trouver la sortie. J'étais baigné de sueur et des nuages de moustiques s'attaquaient à moi, comme autant de petites grenades dégoupillées. Lorsqu'ils sont apparus, j'ai compris que la nuit ne tarderait pas à tomber et que les bêtes sauvages allaient certainement me dévorer tout cru. Tout à coup, j'ai entendu quelqu'un me parler derrière un gros fourré. "Pas un geste", dit la voix. Je n'en revenais pas d'entendre du mandarin. J'ai cru que ma tête allait exploser. Je tremblais de tous mes membres et mes pauvres jambes se dérobaient sous moi. Je tombais à genoux. Mais... Eh ! Ne rigole pas, maintenant ! Je dois te dire que j'ai eu si peur que j'en ai pissé dans mon froc. Après avoir dépensé tant d'argent et d'efforts, j'étais finalement capturé. De nouveau, j'entendis la même voix : "Les mains sur la tête ! Baissez la tête ! Jetez vos armes !"

– Si je comprends bien, à force de tourner en rond dans la forêt, tu t'étais accidentellement retrouvé en Chine ?

– Non, je n'avais pas été si bête, j'étais toujours en Birmanie.

– Comment se fait-il que le soldat parlait mandarin ?

– J'étais tombé sur l'Armée du Peuple, un groupe de guérilla affilié au parti communiste birman. Très active dans les années 1960 et 1970, cette guérilla avait attiré de nombreux jeunes Chinois révolutionnaires qui avaient été envoyés, à l'époque, dans les campagnes des provinces du Yunnan pour y être rééduqués. Ils ont traversé la frontière et ont rejoint les forces d'opposition, espérant renverser le gouvernement en Birmanie et répandre le communisme dans la région. L'armée du peuple avait gardé des contacts étroits avec la police des frontières chinoises. Mes ravisseurs m'ont attaché les mains et mis un bandeau

sur les yeux, et ils m'ont immédiatement emmené pour me remettre entre les mains de la police chinoise. La nuit même !

« Je fus d'abord détenu dans un bureau où les moustiques ont continué à festoyer sur ma peau. Le lendemain matin un soldat chinois m'a lié les deux mains avec une longue corde dont il a attaché l'autre extrémité à l'arrière d'un tracteur. J'ai dû courir derrière l'engin, sur un chemin de montagne tortueux, comme un esclave que l'on conduit au marché. »

Il souleva ses poignets pour me les montrer et continua.

« Parfois, lorsque je trébuchais sur un caillou, le tracteur continuait à me tirer derrière lui pendant un long moment, et mon corps tressautait dans les flaques boueuses. Je n'arrivais pas à me relever avant que le tracteur ne ralentisse pour attaquer une montée. À un moment, j'ai été assommé dans un choc avec une barrière routière. Lorsque je me suis réveillé, je me trouvais dans un centre de détention, car la police des frontières m'avait remis au commissariat local. Quatre hommes m'ont traîné jusque vers un espace ouvert dans la cour et là, ils ont commencé à me balancer des coups de poing dans la gueule pendant un temps interminable. C'est ainsi que j'ai perdu mon beau visage. »

Li Bifeng adorait raconter cette effroyable histoire. En fait, il aimait la performance artistique et avait plaisir à capter l'attention du public.

La Prison N° 3, où Li Bifeng et moi nous sommes retrouvés est, comme celle de Qincheng dans la banlieue de Pékin, bien connue pour son grand nombre de prisonniers politiques. Les détenus appelaient cet endroit le plus grand et le plus célèbre camp contre-révolutionnaire du Sichuan car depuis 1949, ce lieu avait abrité des prisonniers politiques de toutes les époques.

Nombre de ceux qui y séjournèrent depuis des années avaient du mal à évoquer leur passé. Toutefois, affirmait Li Bifeng, il y avait une exception.

« Nous avons un empereur autoproclamé qui habite dans mon dortoir. Il tient à raconter ses histoires à tout le monde. C'était un paysan hostile à la politique de l'enfant unique. Lui et ses amis ont déclaré que leur village était un royaume indépendant, libre de toute contrainte gouvernementale. Résultat : on a envoyé l'armée et il a été arrêté pour tentative de subversion.

« Lors du procès le juge comprit qu'il avait affaire à un homme sans éducation et mal informé. Il commua sa condamnation à mort en un emprisonnement à vie. Sa Majesté passe maintenant beaucoup de temps à lire des livres anciens sur la médecine chinoise. Le mois dernier, il s'est inscrit pour prendre des cours par correspondance. Comme il n'a pas d'argent pour payer, il a écrit au Président et au Premier ministre en leur demandant de débloquer des fonds du Trésor national pour couvrir ses frais. Les autorités ont intercepté la lettre et le secrétaire du parti de la prison l'a publiquement critiqué en réunion.

– Tu es en train d'inventer cette histoire ? dis-je, stupéfait par l'audace du type.

– Je te jure que c’est vrai, tu le rencontreras un jour. Il a écrit sa lettre au Président chinois avec un stylo à bille et l’a qualifiée d’“édit sacré”. Il s’est adressé sans honte au président Jiang Zemin en l’appelant « mon loyal ministre ». Tu peux imaginer combien les fonctionnaires d’ici ont eu la frousse ! Si ça s’était passé pendant la Révolution culturelle, il serait mort depuis longtemps. »

J’ai grimacé un sourire. Li Bifeng a continué à me raconter des histoires d’autres prisonniers de droit commun qui commencèrent par m’intriguer. J’entendis d’autres récits de la bouche de divers prisonniers, mais au fur et à mesure que j’en prenais connaissance, j’ai commencé à trouver cela assommant : ces histoires étaient épuisantes et répétitives. J’avais l’impression d’étouffer. C’était, comme si l’on m’avait enfermé dans une mine de charbon et que j’étais entouré d’un groupe immense de visages que je ne pouvais distinguer les uns des autres, tant ils étaient couverts de poussière noire. Ma gorge se serrait à l’écoute de toutes ces litanies et j’aspirais à m’échapper pour respirer un peu d’air frais. Ces agressions narratives étaient interminables. Les histoires personnelles des criminels étaient disséquées sans pudeur, admirées, dépréciées, et elles finissaient par se perdre au fil de ces longues heures ennuyeuses et sombres passées derrière les barreaux.

Page 594

Le résultat final de l’investigation sur la bagarre reconforta tous les anciens de 1989, même si plusieurs d’entre eux avaient été battus et avaient payé un lourd tribut pour cette victoire. En guise de commémoration, six d’entre nous furent pris en photo ensemble, un jour de visite des familles de détenus. Nous portions des uniformes de prisonnier élimés et nous avions les bras croisés derrière nous. Après être sorti de prison, j’ai confié un double de cette photo à un ami pour qu’il l’envoie à l’étranger. Elle finit par paraître dans *Newsweek* et *Avant-garde* – un magazine de Hong Kong. Les autorités de la prison apprirent bientôt que ce cliché avait été publié et pensèrent qu’il avait été transmis en cachette par ceux de 1989 qui étaient encore derrière les barreaux. La police fit aussitôt une descente dans leur dortoir. « Beaucoup de soldats sont venus cette nuit-là », me raconta Li Bifeng beaucoup plus tard. « Ils ont fouillé tous nos lits pour y trouver des photos et nous ont palpés un par un. Ils ont même vérifié la semelle de nos chaussures. Finalement, ils ont confisqué tous nos écrits, nos lettres et nos journaux intimes. »

« C’est ma faute, dis-je, bourrelé de remords. Vous avez dû me détester. »

Mais Li Bifeng, tout au contraire, se montrait reconnaissant. « Nous devrions te remercier, car c’est toi qui as permis au public à l’étranger de se rappeler de nous. Peu nous importait le caractère misérable de notre vie. Ça, nous pouvions le supporter. Le plus effroyable pour un prisonnier politique, c’est de sombrer dans l’oubli. »

Quant à moi, je n'ai pas participé à cette grève de la faim : gourmand comme un cochon j'ai avalé jusqu'au dernier grain de riz, mâché jusqu'à la dernière fibre de viande et même léché le bol. Li Bifeng vint m'arracher le livre que j'étais en train de lire. Il était furieux, et il me dit que tous les autres prisonniers politiques l'étaient aussi.

« J'ai souffert terriblement de la faim durant ma petite enfance et durant mon passage en centre de détention, rétorquai-je pour me disculper, en me remémorant mes précédentes tentatives de grèves de la faim. Rien que de penser à jeûner me donne la migraine et des palpitations cardiaques. » Ma réponse n'a guère ému Li Bifeng qui s'est lancé dans une tirade furieuse : « Lorsque tu as été en difficulté, tous les autres se sont montrés solidaires... » Mais je lui coupai la parole : « Je ferais n'importe quoi, n'importe quoi ! Mais pas une grève de la faim ! »

Li Bifeng me fusillait du regard, mais il avait compris à quel point ma résolution était ferme et savait qu'il serait inutile de gâcher sa salive devant mon entêtement. C'était un homme doué pour trouver des compromis. « D'accord, dit-il. Tu pourras nous représenter au cours des négociations avec les autorités pénitentiaires pour la libération de Lei. »

Le Vieux Yang, l'infirmier, vint me prescrire des herbes médicinales et des antibiotiques. Il demanda à Li Bifeng de le tenir régulièrement au courant de mon état.

Li Bifeng se tint à mes côtés pendant des heures, comme un garde fidèle de l'armée impériale, humidifiant mes lèvres avec des gouttes d'eau et me forçant à avaler des fortifiants à base de plantes pour évacuer la fièvre. On m'avait couvert d'une grosse couette. À plusieurs reprises, ma température s'éleva brutalement. Mes sous-vêtements étaient trempés et je devais me changer toutes les deux ou trois heures. Finalement, je m'enveloppais nu dans la couette et m'en débarrassais quand la chaleur devenait insupportable. Li Bifeng escaladait le lit superposé, me coinçait comme un morceau de viande à la boucherie et m'enveloppait de nouveau. Rapidement, trop faible pour lutter, je jetais l'éponge, haletant.

Dans mon délire, je demandai ma flûte qui était accrochée au mur près de mon lit, et la serrai contre ma poitrine. Je pris Li Bifeng pour le moine Sima et commençai à déblatérer sur la chanson *Su Wu gardant les moutons* et comment le moine Sima la jouait sur des dizaines de rythmes différents. Il pouvait briser le coeur de ceux qui l'écoutait, tout en leur redonnant espoir. Il avait transformé cette célèbre chanson, en y instillant des éléments de sa propre

vie au point que ce n'était plus le légendaire Su Wu qui faisait paître les brebis lors de son exil en pays ennemi, mais Sima lui-même.

« Je suis sûr que ça signifiait quelque chose pour toi, à l'époque. » me dit Li Bifeng en rigolant.

Ma fièvre se calma mais j'étais encore très faible. Lorsque, finalement, je fus en mesure d'émerger de ma couchette et de me tenir debout devant la fenêtre, je réalisai que sept jours venaient déjà de s'écouler. (...)

Lorsque mes poumons furent guéris, je repris mes exercices. Peu à peu, je sentis la musique s'élever de plus en plus depuis mon coeur. « Une mélodie, me dis-je, c'est comme un cadavre. Une fois que nous y insufflons notre essence, elle revient à la vie et se met à danser sous nos ordres. » Je m'exerçai à interpréter le célèbre chant révolutionnaire *L'Orient est rouge*. Li Bifeng trouva que j'avais réussi à transformer l'hymne communiste en un chant funèbre.

Page 631

À l'ère du matérialisme triomphant à la sauce communiste, ceux qui avaient quelques années auparavant bravé le pouvoir en défilant pour la démocratie se revendiquaient désormais « apolitiques ».

Je fus déçu, mais pas tout à fait surpris, de voir que nombre de mes anciens compagnons de route et ami poètes avaient abandonné leurs aspirations artistiques et politiques, pour rejoindre le mouvement du pays dans cette course éperdue à l'argent. (...)

Heureusement, je pouvais encore compter sur la compagnie de quelques-uns de mes anciens compagnons d'infortune qui refusaient d'abandonner le combat. « Les prisonniers politiques sont constamment tourmentés par une peur plus insondable encore que la réclusion à perpétuité et l'insupportable torture physique, m'écrivit mon ami Li Bifeng. Que ce soit par l'écriture ou par des révoltes, nous espérons tous que ceux qui sont de l'autre côté des hauts murs de la prison se souviennent de nous. Nous avons été enfermés parce que nous nous battions pour notre conscience, notre dignité, pour la justice et pour des considérations nobles. J'espère que ton livre pourra témoigner de cette part importante de l'histoire chinoise, qui est aujourd'hui déformée et réécrite par le gouvernement. »

Li Bifeng fut libéré quelques mois après moi. Il épousa sa compagne de toujours et ils eurent un fils. Pour subvenir aux besoins de sa famille, il décrocha des petits boulots dans des usines puis lança une entreprise dans une zone rurale proche de Chengdu. Quelques années plus tard, il gérait un hôtel et un restaurant de poisson près du pont de la Porte du nord. Rapidement, l'endroit vit arriver des anciens de 1989 qui pouvaient y dormir et y

manger gratuitement. Mon ami n'a jamais abandonné ses convictions politiques. Au printemps 1997, il communiqua à des médias étrangers et à Human Rights in China, une organisation américaine, des informations sur un mouvement social qui se déroulait dans sa ville, Mianyang. Cette revendication impliquait plusieurs milliers d'employés d'une entreprise d'État, qui bloquaient l'autoroute pour demander des augmentations et la mise en place d'un système de retraites.

Les ennuis le rattrapèrent. Li Bifeng fut bientôt visé par un mandat d'arrêt, et il s'enfuit au Sichuan. Un jour, le mal du pays le fit revenir à Mianyang pour voir sa femme et leur enfant. Les voisins prévinrent la police et, une demi-heure plus tard, deux voitures de police arrivèrent pour l'arrêter. Il fut condamné à sept années de prison pour fraude économique. Il purgea sa peine jusqu'au bout, sortit en 2004, et fut de nouveau emprisonné en 2012, après mon départ en Occident. Un véritable crève-coeur, pour moi, car cette troisième incarcération était en partie liée à ma fuite ; les autorités l'accusèrent à tort d'avoir apporté son soutien à ma défection vers l'Allemagne, durant l'été 2011. J'ai lancé une pétition internationale pour obtenir sa libération, et je m'efforce de rester aussi proche que possible de sa famille. Je sais que l'histoire que nous partageons n'est pas terminée. On pourrait déjà remplir tout un livre avec l'aventure qu'est sa vie et ses démêlés avec la mort.